

## PRÉLUDE

C'est un soir d'automne, à Paris.  
 Sur ma table il y a un livre, abandonné là par un ami peintre :  
 « *Mort aux vaches et au champ d'honneur* » de Benjamin Péret.

Ce livre, je l'avais rencontré bien des années auparavant.  
 Un premier écrit de révolte, publié au sein de l'agitation anarcho-situationniste, sous le titre prometteur de « *Prolégomènes à un manifeste pour une internationale anarchiste* » portait en exergue deux petites phrases sibyllines, tirées de ce même livre.  
 Les deux petites phrases disaient ceci :

« *Monsieur Charbon se lamenta :*

*Nous avons laissé échapper le cœur. Maintenant, nous ne le reverrons plus et il sera plus difficile que jamais de le prendre ce soir ; il se méfiera. »*

Le texte qui suivait cet exergue de Péret était intitulé :

« *Lavez le pont, Hissez les voiles !* ».

Il connut une gloire étrange, inattendue : certaines des phrases qu'il contenait furent rééditées, un an plus tard par les murs de Paris.

Ce soir d'automne là, face à ce livre sur ma table, j'eus le désir de revoir les deux petites phrases restées enfouies là-bas, à l'orée de ma vie de paroles, de ma vie d'écriture.

Je les cherchais, un peu émue, curieuse de ce qu'il y avait avant, après, autour et les trouvai dans « *Qui perd gagne* ».

... Qui perd gagne ?

J'eus tout soudain envie de les écrire, ces petites phrases, avec ma main de maintenant, vivre le geste de les écrire, d'aller y voir.

Ce que j'y ai vu m'a offert « *l'Oiseleur* ».

Il était là, bien sûr, depuis toujours et très ancien.  
 Depuis toujours il cherchait la sortie, tant il est vrai que chaque moment du chemin, chaque période du mouvement fait émerger sa propre parole.

C'était une femme qui disait...

Une femme ancienne, très ancienne.

Cette écriture me surprenait, je ne comprenais pas, elle était *déplacée*, elle se servait de moi pour dire, pour écrire le conte.

Le conte courtois.

Une tradition de l'ordre féminin.

L'autre moi, quelques années auparavant, disait ainsi :

*« La révolution est morte. Elle a quitté le réel pour se faire une Histoire.*

*La révolution est morte et c'est la vie elle-même qui s'en va... »*

Mais, quelques temps après, lapidaire, elle proposait :

*« N'avoir rien à perdre, être l'espace du feu... »\**

Des « *Prolégomènes* » à « *L'Oiseleur* », je passais par « *Qui perd gagne* ».

Ceci éclaire cela.

*emmanuelle k.*

\* in « *Vertige de l'Ecart* », emmanuelle k. premier des quatre recueils de : « *Quand l'Obéissance est devenue Impossible* », éditions de la Différence Paris 2008.  
 Diffusion : [www.supernovaeditions.com/horscollection](http://www.supernovaeditions.com/horscollection)

## LE CŒUR

Monsieur Charbon se lamenta :

— *Nous avons laissé échapper le cœur. Maintenant nous ne le verrons plus ici et il sera plus difficile que jamais de le prendre ce soir, il se méfiera.*

Après quelques instants de silence, il soupira et dit :

— *Ainsi le petit escargot sort ses cornes après la pluie et prend son bain, ainsi le petit poisson qui n'était que notre cœur s'est envolé.*

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Monsieur Charbon frappa trois fois la terre de son front. D'un nuage qui se trouvait à grande hauteur au-dessus de nous, une pluie de fraises s'abattit.

— *Toujours le cœur ! fit Monsieur Charbon. Il est en sécurité maintenant et il se moque de nous.*

Je regardai le sol autour de nous et je m'aperçus que les fraises y avaient dessiné des lettres. Je lus : « *La vie est courte* ».

Je communiquai ma découverte à l'Autre qui me dit :

— *C'est un avertissement. On se doute de nos projets. Nous sommes surveillés. Il nous faudra être prudents.*

Nous reprîmes notre marche vers la rivière.

Une centaine de pas plus loin, nous vîmes Monsieur Charbon qui écrasait des pendules à coups de marteau.

Il grommelait en boucle :

— *Temps d'perdu... Temps d'gagné... Temps d'perdu... Temps d'gagné... Temps d'perdu... Temps d'gagné...*

Et ainsi de suite, sur l'air d'une vieille chanson cubaine parlant de danse et de travail.

Monsieur Charbon avait évidemment perdu la raison. Je le laissai broyer ses pendules et m'enfuis en courant...

Au détour du chemin, je trouvai un énorme galet haut de trois mètres. Je fonçai dessus, la tête la première et plongeai à l'intérieur.

J'étais sauvée... Je pouvais envisager l'avenir avec tranquillité.

Trois secondes après, l'Autre se laissait choir à mes côtés en me disant :

— *Et caetera...*

Je le regardai. Il avait des yeux d'or...

C'est là que commença cette aventure, en grignotant les fraises de « *courte* », que l'Autre avait dérobées au passage, ne laissant que : « *La vie est* ».

Le galet se changea en un brouillard ténu qui nous roula jusqu'à la mer...

Il y avait grand vent.

Quelques baleines facétieuses jouaient à la chandelle pour imiter les rochers.

Je me pliai en quatre, comme on me l'a appris à l'école,  
pour être présentable...  
L'Autre, qui veut toujours faire mieux, se plia immédiatement en huit et nous fûmes *très* présentables.

C'est alors que nous vîmes le cœur.  
Il avait pris la forme d'un tout petit mouchoir couleur du  
temps de ce jour là, c'est à dire fort agitée.  
Il se posa sur nous, tout léger et tout chaud, ce qui nous  
déplia.  
C'était si incertain que nous nous endormîmes, en digé-  
rant les fraises de «*courte*», que l'Autre avait dérobées au  
passage, ne laissant que : «*La vie est*».  
Et le vent se calma.

Alors, le rêve,  
au chaud du cœur,  
me montra le secret.

## L'OISELEUR

Il est un secret,  
un secret-plaisir  
un secret-trouble  
un secret-mystère,  
émouvant et ténu  
vivant et vrai et je le touche  
caressante, amoureuse, émerveillée.

Il est présent et cependant insaisissable  
comme un secret.  
Mais je ne veux pas le saisir  
surtout pas.  
Le savoir est déjà si fragile...

Ce secret là est source généreuse  
de tous les soleils fous qui font que la vie bouge  
qui font que la beauté dessine  
le courage d'être.

Seule je suis,  
et j'ai tous les courages  
Sorcière ensorcelée par le simple  
d'un sourire, d'un regard, d'un sortilège  
d'Oiseleur.

## AMOUR

Seule je suis sous sa main,  
 et troublée et rêveuse et sauvage  
 et séduite et rebelle  
 non pas à lui  
 mais à la mort.

Car c'est la vie qui nous advient  
 et je retiens mon souffle  
 pour ne pas disperser les lignes fluides  
 et inspirées  
 du paysage qu'elle nous invente  
 et pour ne pas troubler la force  
 très précieuse  
 du désir que j'en ai.

Je vais...  
 dormant... Rêvant...  
 de chevaux doux,  
 de grandes terres brunes noyées,  
 d'un hiver pâle  
 sur un chemin d'herbes humides  
 et de rivière cachée  
 avec soleil et vent sous un ciel d'aquarelle délavé  
 et subtil,

Et je deviens musique  
 Et sa bouche, à ma bouche, me fait fermer les yeux.

Les fantômes aux cheveux de cendre  
 se sont enfuis  
 laissant le monde grand ouvert.